Ami du Clergé du 9 novembre 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XXIX. La Passion : ses préliminaires, 673.
Pour la fête de la Présentation. — L'éducation de Marie au Temple, 675.
Pour la fête de sainte Cécile. — L'origine céleste et le rôle de la musique, 677.
Les fêtes de l'Eglise. — XCVII. L'office de la Dédicace, 680. — XCVIII. La Présentation de la Sainte Vierge, 681.
A l'école des Saints. — LI. S. Josaphat : le courage, 683.
Explication du Catéchisme. — *25e Leçon :* Le culte de la Sainte Vierge et des saints, 685.
A l'approche d'une mission paroissiale. — I. Lettre d'invitation du curé, 687. — II. Venez à la mission ! 688. — III. « Je n'irai pas à la mission, » 688. — IV. A qui s'adresse la mission ? 688.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XXIX

LA PASSION : SES PRÉLIMINAIRES

Mes frères,

La Passion du Christ est une œuvre divine, parce que Celui qui la subit est Dieu et parce que son but est la grâce divine de la Rédemption. Mais le Christ est aussi un homme et les péripéties du drame qui s'est terminé au Calvaire relèvent de l'histoire. C'est ce double caractère divin et humain que nous allons voir apparaître dans les préliminaires de la Passion. Je m'arrêterai aux trois faits principaux : la résurrection de Lazare, l'entrée de Jésus à Jérusalem et les derniers avertissements du Maître.

I

Un jour que les Juifs discutaient sur la guérison d'un homme aveugle de naissance, Jésus leur dit : « Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. » Certes, les miracles accomplis par lui avaient été nombreux ; mais, avant de se livrer au jugement de ses ennemis, il voulut encore leur donner une dernière preuve de sa divinité en ressuscitant un mort. Jésus entretenait depuis longtemps des liens d'amitié avec une famille de Béthanie, composée de Lazare et de ses deux sœurs Marthe et Marie. On vint lui dire un jour que Lazare était malade, mais Jésus, au lieu d'accourir de suite au chevet de son ami, laissa la mort faire son œuvre, se réservant d'accomplir un miracle plus grand encore que celui qui lui était demandé. Lorsqu'il arriva à Béthanie, Lazare était au tombeau depuis quatre jours et la mauvaise odeur qui se dégageait de son corps ne pouvait laisser de doute sur sa mort. Jésus se fit conduire devant le cadavre et, levant les yeux au ciel, dit : « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je sais bien que vous m'exaucez toujours, mais je dis ceci pour ceux qui m'environnent, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. » Puis il cria d'une voix forte : « Lazare, sors ! » A l'instant même, le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes et le visage enveloppé d'un linge. Jésus dit à ses disciples : « Déliez-le et laissez-le aller. »

Ainsi l'intention de Jésus était formelle : il voulait donner aux âmes de bonne volonté un dernier témoignage qui leur permît de croire à sa divinité. Ce miracle garantissait aussi son enseignement sur la résurrection des corps et des âmes mortes à la vie surnaturelle, car sa prédication formait un tout qu'il fallait ou accepter en bloc ou rejeter en bloc. Si la résurrection de Lazare prouve qu'il est vraiment, comme il l'a dit, le Fils de Dieu, elle prouve aussi qu'il est, pour tous ceux qui croiront en lui, la voie, la résurrection et la vie.

Quels furent, en fait, les résultats du miracle ? L'Evangile nous le dit en deux lignes : « Plusieurs d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marie et Marthe et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. Mais quelques-uns d'entre eux allèrent trouver les Pharisiens et leur racontèrent ce que Jésus avait fait. » C'est ici que l'explosion des passions humaines montre l'importance de cet événement dans l'arrestation, la mise en accusation, la condamnation et l'exécution de Jésus. Un pareil miracle ne pouvait qu'attirer les foules à lui. Les Pharisiens, jaloux de leur autorité de plus en plus compromise, puisqu'ils n'avaient cessé de combattre Jésus, songèrent d'abord à faire mourir Lazare, parce que, à cause de lui, plusieurs les abandonnaient et croyaient en Jésus ; puis, se rendant compte qu'une pareille solution n'était pas capable de leur rendre la confiance du peuple, ils décidèrent de faire disparaître le thaumaturge qui les gênait. Il ne leur fallait plus qu'une occasion favorable. Judas, cédant à la passion de l'argent et à l'orgueil de son amour-propre blessé, la leur fournit dans les circonstances que j'ai récemment relatées.

II

Jésus, qui avait jusqu'ici déjoué les plans de ses ennemis, sachant que l'heure était venue de rendre témoignage à son Père, partit pour Jérusalem. La nouvelle du miracle opéré à Béthanie s'était rapidement propagée ; aussi, à l'arrivée du Sauveur, les rues étaient-elles noires de monde. Les uns étendaient des tapis sous ses pas, les autres agitaient des palmes. « C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée, disait-on. Hosannah au Fils de David ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! » A l'entrée du Temple, les enfants voués, comme Samuel, au service de Dieu, joignirent leurs acclamations à celles de la foule. Comme jadis, lors de l'arrivée des Mages, toute la ville était en mouvement.

Pour accomplir les prophéties, Jésus entra dans Jérusalem monté sur une ânesse, suivie de son

ânon. Plus tard, quand il fut entré dans sa gloire, ses disciples se souvinrent que ces choses avaient été écrites de lui, longtemps avant l'événement, et leur foi en lui s'en trouva confirmée.

Pour se rendre de Béthanie à Jérusalem, Jésus était passé par Bethphagé. Or, c'était de Bethphagé que partaient les agneaux, les boucs, les chèvres, les taureaux et les autres victimes destinées au sacrifice. En partant du même lieu, en suivant le même itinéraire, le même jour, pour se rendre au même Temple, Jésus montrait d'une manière frappante qu'il venait se substituer aux victimes qui l'avaient précédé. L'agneau pascal devait être immolé quatre jours après son entrée dans la ville sainte par la porte d'or. On était au temps pascal et, quatre jours plus tard, Jésus, l'agneau de la Loi Nouvelle, portant sur lui les péchés du monde, allait être immolé pour le salut de son peuple.

Mais tandis que le peuple se livrait aux démonstrations de la joie et de l'enthousiasme, les Pharisiens, comme jadis Hérode, complotaient la mort du Sauveur. « Voyez, disaient-ils, nous ne gagnons rien ; voilà que tout le monde se met à sa suite. » Incapables de supporter l'empressement et les acclamations populaires, ils feignirent de prendre les intérêts de Jésus en l'invitant à réprimer une manifestation à leur gré trop tapageuse et, insinuaient-ils, contraire aux sentiments d'humilité de l'Envoyé de Dieu. « Maître, lui dirent-ils, reprenez vos disciples. — Je vous déclare, leur répondit Jésus, que s'ils se taisent, les pierres même parleront. » La vue de Jérusalem, qui devait bientôt être réprouvée, lui arracha un dernier appel à ces cœurs endurcis : « Oh ! si du moins, en ce jour qui est encore pour toi un jour de grâce, tu savais connaître ce qui peut te donner la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. » Le lendemain, voyant que les accents de la tendresse demeuraient impuissants, Jésus fera entendre le langage de la justice, en ouvrant aux yeux du peuple infidèle les terribles perspectives de l'avenir qui menace son obstination.

III

Revenant de Béthanie, où il était allé passer la nuit, Jésus eut faim et s'approchant d'un figuier d'apparence vigoureuse pour y cueillir des fruits, il n'y trouva que des feuilles. Prenant alors un ton sévère, il dit à cet arbre : « Que jamais personne ne mange du fruit venu de toi. » Les disciples, repassant le lendemain au même lieu, remarquèrent que l'arbre était mort. « Comment s'est-il desséché ? » se disaient-ils, et Pierre ajouta : « Maître, voilà le figuier que vous avez maudit qui est devenu sec. » Jésus laissa à ses apôtres le soin de comprendre la signification du fait. Il avait faim des fruits de justice et de charité sans lesquels l'œuvre de salut qu'il venait accomplir resterait stérile. Or voici que dans cette nation juive, dont la sève religieuse paraissait si abondante, à en juger d'après les pratiques extérieures du culte, il n'avait pu trouver ces fruits de justice et de charité. Plus d'une fois il l'avait signalé : les Pharisiens n'étaient que des sépulcres blanchis, et ce que Dieu attendait de son peuple, c'étaient des adorateurs en esprit et en vérité, alors qu'il n'y trouvait que des observateurs méticuleux des prescriptions rituelles sans foi et sans amour.

Jésus, étant monté au Temple, y rencontra des étrangers, probablement des Grecs affiliés au judaïsme, de ceux que l'on nommait « prosélytes de la porte. » Ces gens étaient venus à Jérusalem à l'occasion des fêtes pascales. Notre-Seigneur leur annonça que le moment était venu où le Fils de l'homme allait être glorifié, c'est-à-dire que son royaume, dont les Juifs ne voulaient pas, allait s'étendre à toute la terre. Mais, ajouta-t-il en faisant allusion à sa fin prochaine, « si le grain de froment jeté en terre n'y meurt, il reste seul ; mais, s'il périt, il porte beaucoup de fruit. » A la pensée de son prochain supplice, l'âme de Jésus se troubla et il demanda à son Père de le sauver. Alors une voix se fit entendre du ciel et dit : « J'ai glorifié mon nom ; je le glorifierai encore. » Jésus leur expliqua que cette voix avait retenti pour eux et que, après avoir été glorifié par ses miracles, le Fils de l'homme allait être élevé comme le serpent au désert et qu'alors, glorification suprême, il attirerait tous les hommes à lui.

Jésus rencontra aussi au Temple des sanhédrites et des sadducéens. Les premiers tentèrent de le confondre en lui demandant au nom de quelle autorité il enseignait et chassait les vendeurs dont les chefs religieux autorisaient la présence dans le parvis des Gentils. Au lieu de répondre directement, Jésus leur posa à son tour une question sur le baptême de Jean-Baptiste, question à laquelle ils ne purent répondre. Alors ils essayèrent de le compromettre dans ses rapports avec l'autorité civile, en lui faisant demander s'il était permis de payer le tribut à César. Répondre négativement, c'était se mettre en révolte contre les Romains ; répondre affirmativement, c'était se mettre à dos le peuple juif, qui n'acceptait pas le joug romain. La sagesse du Sauveur confondit une fois de plus l'hypocrisie de ses ennemis : « Rendez à César, leur dit-il, ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Puis ce fut au tour des sadducéens de lui poser des questions : Une femme a épousé successivement sept maris, de qui sera-t-elle la femme au jour de la résurrection ? Quel est le premier commandement de la Loi ? Jésus répondit que la première question ne se posait même pas, puisqu'après la résurrection il n'y aura plus de mariage. Quant à la seconde, il était bien étonnant que des docteurs, si habiles à discuter sur les 248 préceptes affirmatifs et sur les 365 préceptes négatifs de la Loi mosaïque, n'aient pas encore réussi à la résoudre. Ils montraient par là qu'ils n'entendaient rien à l'amour de Dieu ni à celui du prochain.

S'étant ainsi débarrassé d'eux, Jésus prit à son tour l'offensive, dénonça l'hypocrisie des scribes et des pharisiens, et prédit que du magnifique temple qu'ils avaient sous les yeux il ne resterait pas pierre sur pierre. — Son enseignement se termina

par une vision anticipée de l'avenir : les persécutions réservées à l'Eglise naissante, la ruine de Jérusalem, la fin du monde, le deuxième avènement du Messie et le jugement final.

Confondus comme ignorants et hypocrites, menacés des plus terribles châtiments, les pharisiens se réunirent chez Caïphe et décidèrent d'arrêter et de faire périr Jésus, mais seulement après les fêtes pascales, pour ne pas soulever de trouble parmi le peuple qui, nombreux alors à Jérusalem, était favorable au Galiléen. La proposition que Judas vint leur faire le jour même modifia leur plan et les obligea, bon gré mal gré, à servir d'instrument aux voies de Dieu et à réaliser les prophéties messianiques.

* *

Le péché des Juifs est le plus grave qui puisse être : c'est le péché contre la lumière. L'orgueil a enténébré leurs esprits et les miracles les plus éclatants ne parviennent pas à les convaincre. C'est aussi le péché du monde qui, soucieux de garder vis-à-vis de Dieu une indépendance absolue, voit son orgueil se dresser comme un écran impénétrable entre lui et les lumières de la grâce. Que ce péché ne soit jamais le nôtre, m. f., car le Christ est la pierre angulaire du royaume de Dieu ; quiconque se heurtera à cette pierre s'y brisera, et celui sur qui elle tombera sera écrasé.

POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION

(21 novembre)

L'ÉDUCATION DE MARIE AU TEMPLE

Mes frères,

Dans ses offices, l'Eglise applique à la T. S. Vierge nombre de paroles de nos Saints Livres, inspirées et écrites au sujet de Notre-Seigneur. Leur vie et leur âme sont si étroitement unies dans la pensée de Dieu et dans la réalité pour l'œuvre du salut du monde, qu'elles sont en effet inséparables, qu'elles ne font plus qu'un, que, toute proportion gardée, ce qui annonce, raconte ou décrit Jésus dans l'Ecriture, annonce, raconte et décrit pareillement sa Mère. Ne vous étonnez donc pas que je mette en épigraphe de l'enfance et de l'adolescence de Marie dans le Temple où elle entre vers sa troisième année, ces mots si brefs de S. Luc qui nous donnent en raccourci l'enfance et l'adolescence de Jésus : « *Proficiebat sapientia et ætate et gratia* » (Luc, II, 52) ; avec l'âge croissait aussi sa sagesse et sa grâce ; Marie avançait dans la science et dans la vertu ; elle faisait l'éducation de son esprit et de son cœur.

Mais que pouvons nous dire de cette enfance et de cette adolescence qui ne soit supposition gratuite, jeu de l'imagination, légende pieuse de nos rêves, alors que la tradition et encore moins l'Evangile ne nous ont laissé aucune donnée historique sur cette époque de sa vie ?

Evidemment si notre curiosité ne cherchait que les menus détails de la vie matérielle ou les péripéties sensationnelles qui ont marqué ces années de notre Mère, ce travail ne serait que construction fantaisiste et romanesque, puisque les documents nous manquent ; ce travail serait vain pour notre édification, car qu'importe à un esprit sérieux une série de dates et une chronique de faits divers qui ne livrent rien du travail et de la beauté intérieure d'une âme ? Ce travail serait même nuisible à la certitude de notre foi, l'incrédule pourrait sourire de ces récits enfantins pareils à des contes de fées dont se nourrirait notre dévotion à Marie.

Mais ce que nous voulons, c'est pénétrer dans la vie intérieure de ces années, sentir les battements du cœur de cette petite fille du bon Dieu, nous former quelque idée de l'âme de cette enfant et de cette adolescente.

Depuis des siècles que la pensée profonde des docteurs scrute inlassablement le cœur de Marie, depuis des siècles que les saints, dont l'âme ressemblait un peu à l'âme de Marie, nous ont livré leurs méditations, depuis des siècles que l'Eglise, interprète vivante de la doctrine catholique, nous manifeste ses sentiments et guide la piété chrétienne, comment ne pas arriver à une idée au moins approximative de l'âme de la Vierge ? Ne péchons pas par orgueil ou par présomption, ne péchons pas non plus par timidité ou par paresse, et, guidés par les docteurs, les saints et l'Eglise, essayons de redire ce que furent les années d'instruction et d'éducation de la petite Marie, dont cette fête du 21 novembre célèbre la présentation et le séjour au Temple de Jérusalem.

I. — *L'éducation de l'esprit de Marie au Temple*

Il y eut pour elle éducation de l'esprit, c'est-à-dire acquisition du savoir, progrès dans les sciences humaines et divines, épanouissement complet de toutes ses facultés : de l'imagination, de la mémoire, de l'intelligence, qui ne se développent normalement que par le travail, l'application et l'effort.

Sans doute, l'intelligence de la T. S. Vierge n'avait pas eu à attendre de sortir des langes de l'enfance, elle n'avait pas eu à attendre, comme chez nous, ce que nous appelons l'âge de raison, pour prendre conscience et possession d'elle-même. Dès l'origine, dès son immaculée conception, Dieu avait miraculeusement éveillé et illuminé son esprit. Depuis trois ans, à l'insu de ses parents, — car rien ne se manifestait au dehors, — par des communications progressives, Dieu continuait d'étendre le champ de ses contemplations et d'accroître l'acuité de son regard.

A son entrée dans le Temple de Jérusalem, à la Présentation, Marie en savait plus long que tous ceux qui enseignaient dans les bâtiments attenant au Temple : maîtresses de classe, prêtres du sanctuaire, docteurs de la Loi. Celle qui venait se mettre à leur école était capable de les enseigner. Si Dieu l'eût permis, elle eût pu préluder à la scène du jeune Jésus de 12 ans au milieu des docteurs, les étonner elle aussi par la profondeur de

ses questions, les émerveiller par la sagesse de ses réponses.

Mais, si vaste fût-elle, sa science n'embrassait pas toute l'étendue des connaissances dont elle était capable, et même ce qu'elle savait déjà miraculeusement, il lui restait à le connaître d'une autre manière, par d'autres voies, de façon humaine, comme il reste au savant à apprendre par expérience ce qu'il sait par les livres.

Car ce que Dieu avait révélé à Marie, c'était uniquement lui-même : la hauteur de ses perfections, la profondeur de ses mystères, la bonté de ses desseins, la puissance de sa création, la sagesse de sa Providence ; ce qu'il lui avait révélé, c'était encore la connaissance, l'obligation, l'amour de ses commandements, la beauté, la sainteté, l'attrait de la vertu, les voies sages, prudentes et admirables des progrès de l'âme ; ce qu'il lui avait révélé, c'était enfin tout ce qui pouvait intéresser au jour le jour les obligations de son état, ses devoirs du moment, son ascension continuelle vers lui.

Mais en dehors de cette science des choses de Dieu, son maître céleste ne lui avait point appris la science des choses de la terre, sinon ce qu'elle avait besoin de connaître de la grandeur de ses œuvres pour adorer, louer et remercier aussi parfaitement que possible alors son Dieu créateur. Et sans qu'il y eût à proprement parler ignorance dans son esprit, je veux dire des choses qu'on devrait savoir vu son âge, son état, sa condition, sa science restait incomplète à cet égard. Elle avait à apprendre, elle pouvait être enseignée, elle devait étudier.

Comme les autres enfants de son âge, il lui faudra épeler les mots de la langue maternelle, apprendre à lire les écritures du temps, étudier de mémoire les textes de la Loi et des Prophètes. Elle devra se laisser former pour prendre part aux processions du Temple, pour exercer sa voix aux mélodies religieuses, pour acquérir la science et les arts inscrits alors aux programmes des classes. Elle assouplira ses doigts aux points d'aiguille, elle s'exercera aux travaux de broderie, elle s'initiera à tous les autres ouvrages de la femme qui font partie de l'éducation de la jeune fille.

Et si parfaite que fût son intelligence, quelque secours qu'elle reçût de sa science miraculeuse, quelque aptitude naturelle qu'elle apportât à tous ces travaux, elle eut là l'occasion de pratiquer les humbles vertus qui font l'écolière modèle et l'apprentie irréprochable : l'obéissance à ses institutrices et à ses maîtresses d'ouvrage, la docilité à suivre leurs méthodes et leurs conseils, l'application et la persévérance au travail.

Surtout elle y mettait beaucoup d'amour, de cet amour désintéressé qui ne regarde pas tant la chose commandée que celui qui commande. Dans toutes les petites actions de la vie de pensionnaire elle voyait uniquement la volonté de Dieu sur elle à cet instant de sa vie et elle apportait à l'accomplir la même obéissance prompte et souriante qu'elle mettra à embrasser la volonté de Dieu dans les grands mystères de sa mission future de Mère de Dieu et de corédemptrice. Et voilà pourquoi il faut dire d'elle déjà ce qu'écrit le Bienh. de Montfort, qu'elle a plus donné de gloire à Dieu par la moindre de ses actions, par exemple en filant sa quenouille ou en faisant un point d'aiguille, qu'un S. Laurent sur son gril par son cruel martyre et même que tous les saints par leurs actions les plus héroïques.

Elle acquérait donc des connaissances vraiment nouvelles. Mais en plus, elle apprenait d'autre source ce que Dieu lui avait révélé. En lisant dans les Saints Livres l'histoire de la création, les promesses de Dieu au peuple choisi, les révélations faites aux prophètes, toute cette admirable conduite de Dieu sur Israël en vue du Messie à venir, elle constatait par l'histoire ce qu'elle savait par révélation. Et sans doute cette lecture des Livres Saints, où elle retrouvait partout l'action de Dieu et partout la vision anticipée du Sauveur à venir, faisait-elle, comme pour nous aujourd'hui l'Evangile, le charme de son esprit et de son cœur.

C'est là surtout qu'elle trouvait le secret de croître non seulement en science, *proficiebat sapientia,* mais surtout en grâce, je veux dire en vertu, en sainteté, en beauté morale, *et gratia.*

II. — *L'éducation de l'âme de Marie au Temple*

On mettait alors à la base de la formation de l'enfance l'instruction religieuse. De toutes les vérités dont notre esprit a besoin, les vérités religieuses ne sont-elles pas les plus importantes, les plus capitales, les seules essentielles et celles qui se posent les plus angoissantes pour l'homme, à certaines heures du moins de réflexion ou de désillusion ? Et puis, peut-on bien assurer une formation solide de l'enfance, véritable, totale, intégrale, non seulement l'éducation de son esprit, mais aussi de son cœur, l'éducation tout court, sans y donner pour fondement des principes religieux qui imposent le devoir au nom d'un juge suprême et de ses sanctions éternelles ?

Nous savons, par l'histoire de l'Ancien Testament, que c'est dans la méditation de la Loi et des Prophètes, de la parole de Dieu, que s'alimentait la foi magnifique de ce peuple, qui vivait de promesses, qui s'encourageait par les espérances d'un Sauveur, qui aurait désiré voir ce que nos yeux ont vu.

Pour Marie, que nous ne pouvons et nous ne devons nous représenter que comme le modèle accompli de ses jeunes compagnes, cette méditation fut l'occupation constante de sa jeunesse. Et sa foi, qui a été plus grande sur la terre que la foi de tous les patriarches, les prophètes, les apôtres et les saints, puisait des accroissements étonnants dans la lecture de Moïse, de David et d'Isaïe. Surtout ce qui remplissait sa pensée, recevait la pleine soumission de son intelligence, provoquait l'adhésion totale de son esprit, c'était la promesse de ce Messie à venir dont elle entrevoyait dans les Saints Livres plus clairement que les grands prophètes l'annonce mystérieuse et la préparation

progressive, quoique toujours elle aussi dans l'ombre de la foi, sans savoir le détail de sa vie, sans connaître tous les secrets de son œuvre, sans soupçonner la part qu'elle était appelée à y prendre.

Pleine de ces pensées de foi, son âme s'épanchait en actions de grâces et en prières. La piété n'est-elle pas un des charmes de l'enfance? Elle priait : elle priait pour elle-même, pour son avancement dans la vertu, pour son ascension continuelle vers Dieu, car pour toute créature et davantage encore pour les plus saintes que pour les autres, la prière est la condition indispensable pour obtenir les grâces de Dieu. Elle priait pour le monde, pour que Dieu se souvînt de ses promesses au patriarche Abraham et à ses descendants, pour que le ciel répandît sa rosée et fît descendre le Juste sur la terre.

Dirigée par cet esprit de foi, animée par cette prière continuelle, la conduite de cette enfant ne pouvait être qu'obéissance, charité, humilité. Obéissance prompte, entière, généreuse : la pensée ne l'effleurait même pas que ceux qui lui commandaient, prêtres ou pieuses femmes, fussent loin de sa vertu ou de son savoir. Toute dominée par la pensée de Dieu, elle ne connaissait que l'unique Maître et en tous ses supérieurs que de simples dépositaires de son autorité. Leurs ordres, leurs conseils, leurs bons plaisirs, c'était la voix même de Dieu rendue sensible à ses oreilles Humilité véritable, intérieure, sincère. Comme tous les saints, plus que tous les autres saints, dans sa simplicité, elle ignorait les merveilles qui se passaient en elle. Elle ne connaissait que son néant et son incapacité de créature. Elle était profondément persuadée de cette vérité que c'est à Dieu que nous devons tout le bien qui est en nous. Charité attentive, délicate, prévenante. Rien n'égale la bonté des saints. Ils sont un sourire très bon au milieu de nos jalousies, de nos haines, de nos rancunes. C'est l'image vivante de la bonté de notre Dieu, qui est surtout charité.

Et cette foi, cette piété, ces vertus qui s'épanouiront plus tard dans les autres mystères de sa vie, comme chez tous les enfants, comme chez nous, comme chez les saints, n'étaient pas une éclosion spontanée et sans mérite. Malgré son heureuse impossibilité de pécher, Marie a connu la peine, la douleur, la tentation, j'entends la tentation extérieure qui n'épargna même pas Jésus lui-même au désert. Pour elle aussi l'éducation fut l'œuvre du labeur, de l'effort, de l'application.

* *

Admirons, m. f., dans ces années de la Vierge au Temple l'exemplaire de l'enfance et de l'adolescence.

Celle que l'Eglise invoquera sous le titre de Notre-Dame des Bonnes Etudes, l'aura mérité non seulement en sa qualité de Mère du Verbe, de Trône de la sagesse et de Mère du bon conseil, mais par sa propre application à la formation de son esprit, surtout dans la méditation des choses religieuses qui devrait faire pour tous la grande étude de la vie, et qu'on relègue pourtant au second plan, quand on ne la néglige pas tout à fait.

Celle dont l'Eglise fera la protectrice de l'enfance et de la jeunesse, aura mérité ce rôle, non seulement en qualité de Mère des hommes, de Vierge des vierges, de Secours des chrétiens, mais encore par sa propre application à la formation de son cœur, dans la pratique des vertus de cet âge.

Admirons et imitons surtout, et tous, cette enfance merveilleuse, qui fut « moins l'ébauche de la vie humaine que cette enfance évangélique si estimée dans le royaume des cieux : l'état de l'homme moralement adulte qui volontairement s'abaisse et s'apetisse pour faire en tout le bon plaisir du Père céleste [1]. » A cette enfance pensait Notre-Seigneur quand il disait : « Le royaume des cieux leur appartient et à tous ceux qui leur ressemblent. » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE

(22 novembre)

L'ORIGINE CÉLESTE ET LE RÔLE DE LA MUSIQUE

Messieurs,

En me demandant de prendre la parole en cette cérémonie, votre pasteur m'a fait un grand honneur ; si je l'ai accepté, c'est que j'ai toujours aimé la musique et que j'ai appris à la regarder comme un art céleste à qui Dieu a assigné une belle mission. Vous rappeler son origine et son rôle, ce sera l'exalter comme il convient à pareil jour et ce sera en même temps faire le plus bel éloge de votre société, car c'est votre honneur et votre plus beau titre de gloire d'avoir toujours compris ce qu'il y a de divin dans cet art et de sublime dans sa mission.

I

La musique a sa source en Dieu. C'est Dieu qui a donné aux arts le don de nous jeter en de profondes méditations, de transporter notre imagination au pays des rêves, de faire vibrer notre sensibilité ; et comme il a semé dans la nature les couleurs variées et les pittoresques tableaux qui inspirent le peintre, ainsi il a animé le monde de voix et de chants, de sonorités et d'harmonies qui éveillent en nous la joie ou la tristesse, la confiance ou la crainte : chant des oiseaux, murmure du ruisseau, gémissement de la forêt, grondement de la mer, éclatement de la foudre ; et c'est pour inspirer au musicien les mélodies et les harmonies propres à susciter en nous les émotions les plus douces et les plus fortes avec une puissance supérieure à celle de la parole elle-même.

C'est lui qui a donné aux hommes le goût de la musique, si bien que dans les écrits les plus anciens il est question de chants et d'instruments et que sur les monuments des âges les plus reculés on voit représentées des lyres, des cithares, des flûtes, des trompettes et des cymbales.

[1] René de la Broise, *La Ste Vierge*, Lecoffre 1904, p. 59.

Et c'est lui encore qui a donné à certains hommes ce génie musical qui ne peut s'expliquer totalement ni par l'éducation ni par l'hérédité et qui ne peut venir que de l'Auteur de la nature.

En voulez-vous des exemples ? Bach avait quinze ans quand il commença à étudier la musique, mais en un clin d'œil il en pénétra tous les secrets. Il fallut battre Beethoven pour lui faire apprendre ses notes, et pourtant à treize ans il était déjà un compositeur émérite. Cherubini avait le même âge quand il écrivit et fit exécuter à Florence une messe à quatre voix. On voulait faire de Gounod un notaire, mais dès l'âge de onze ans il était possédé par le démon de la musique qui lui faisait couvrir ses livres et ses cahiers de croches et de doubles-croches. A dix ans Haendel composait des motets pour l'église principale de Halles. A neuf ans Meyerbeer était célèbre.

Et il y a mieux encore : à quatre ans Mozart jouait et composait à ravir : enfant prodigieux, que son père regardait comme un miracle qu'il ne lui était pas permis de cacher et qu'il se fit un devoir de faire connaître à toutes les capitales de l'Europe.

Si le Créateur donne de pareils talents, c'est que la musique est un art voulu par lui et qui lui est très agréable.

Au reste, il s'en est expliqué en termes exprès dans la Sainte Ecriture. C'est au son des cantiques et des instruments qu'il prit possession du temple splendide qu'il s'était fait bâtir par Salomon.

« Au moment où les prêtres sortirent du Saint, tous les lévites qui étaient chantres, leurs fils et leurs frères, revêtus de lin, se tenaient à l'orient de l'autel avec des cymbales, des cithares et des harpes, ayant auprès d'eux les cent vingt prêtres qui sonnaient des trompettes d'argent ; et lorsque toutes ces voix et tous ces instruments unis dans un même accord pour célébrer Jéhovah se mirent à chanter et à accompagner ces paroles : « Il est bon, sa miséricorde dure à jamais, » le temple tout à coup s'emplit d'une nuée : c'était la gloire de Jéhovah qui descendait dans la maison qu'il s'était choisie. » (II Par., v, 11-14).

David, qui jouait de la harpe devant l'Arche quand on la transportait à Jérusalem, s'écrie dans le psaume 150 : « Louez Dieu dans son sanctuaire ; louez-le dans le séjour de sa puissance ; louez-le pour ses merveilles, louez-le pour sa grandeur, louez-le au son de la trompette, louez-le sur la harpe et la cithare, louez-le avec les instruments à cordes et sur les chalumeaux, louez-le avec les cymbales au son clair, avec les cymbales retentissantes. »

Et vous savez comment l'Eglise suit cet ordre inspiré et quelle place elle donne dans ses fêtes et dans tous ses offices au chant et à la musique.

C'est que les fêtes sacrées d'ici-bas doivent être l'image de celles de là-haut, et S. Paul, ravi au troisième ciel, y a entendu une musique dont rien de ce que l'oreille entend sur terre ne peut donner l'idée ; sur quoi S. Augustin s'écrie : « Pendant l'éternité nous verrons Dieu, nous l'aimerons, nous le chanterons. » Vision, amour, harmonie, voilà le paradis. Echo du ciel, rayonnement de la divinité, la musique avec ses variations infinies dont on ne se lassera jamais sera une des joies éternelles des bienheureux.

II

Dans la pensée de Dieu qui l'a créée, quelle est la mission de la musique ? C'est ce que nous allons étudier, afin de bien établir quel doit être l'idéal de la musique et l'idéal du musicien.

Et d'abord, il est évident que la musique n'a pas pour destinée de pervertir les âmes en chantant les sensations grossières et en excitant les passions mauvaises. On peut abuser des meilleures choses ; mais cette possibilité n'en confère pas le droit. Si un peintre ou un écrivain se ravale à écrire des livres ou à faire des tableaux scandaleux, son talent, dont il devra rendre compte à Dieu, ne l'excuse pas, au contraire ; et ce talent, si grand soit-il, ne peut pas faire qu'une œuvre moralement laide puisse être mise au rang des œuvres complètement belles. Comme tous les artistes, le musicien doit se souvenir qu'il rendra compte de son talent, qu'il ne doit pas le mettre au service du Mauvais, qu'il doit au contraire l'employer selon les desseins de Dieu.

La mission de l'art musical est-elle de fournir à l'homme un divertissement, une distraction ? Pourquoi non ? Dieu veut qu'après le travail il y ait la récréation ; et s'il faut désirer avec Bossuet que les mauvais amusements trouvent la place prise par les bons, on ne peut que conseiller la musique comme une belle et saine distraction.

Mais l'art a une fonction plus haute. La musique doit être éducatrice, civilisatrice ; elle doit élever les âmes en y avivant les sentiments les plus nobles, l'amour du devoir, les pures affections, l'inquiétude de la destinée.

C'est ce que disait le philosophe païen Platon, il y a plus de deux mille ans : « Il ne faut pas juger de la musique par le plaisir, ni rechercher celle qui n'a d'autre objet que le plaisir, mais celle qui nous procure les émotions supérieures du beau. »

Le philosophe Jouffroy est du même avis : « Il faut distinguer la vraie poésie de ces chants vulgaires qui célèbrent les joies frivoles ou les douleurs éphémères des passions. La vraie poésie n'exprime qu'une chose : le tourment de l'âme devant sa destinée. C'est de quoi parle la véritable lyre, la lyre des grands poètes et des grands musiciens. Ceux qui n'ont pas assez vécu ne comprennent qu'à moitié ces sourds accents, traduction sublime d'une plainte éternelle ; mais ils retentissent profondément dans les âmes mûres en qui les mystères de la vie et de la mort, les destinées de l'homme et de l'humanité ont développé le véritable sentiment poétique. »

Si donc la musique traduit les mouvements des passions sensuelles, qu'elle ne s'y attarde pas et qu'elle en exprime non seulement les joies, mais encore les déceptions et les déchirements, afin de nous faire sentir que nous devons avoir des aspi-

rations plus élevées et plus durables. Qu'elle s'élève plus haut : qu'elle chante les joies et les angoisses de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle, de la piété filiale ; qu'elle pleure sur la variété infinie des misères de cette vallée de larmes ; qu'elle exalte l'amour de la patrie, la fraternité humaine, l'admiration des grands hommes. Qu'elle s'élève plus haut encore : qu'elle célèbre la gloire, la majesté et surtout la bonté infinie de Dieu ; qu'elle traduise en face du Créateur nos adorations et nos hommages, notre reconnaissance et notre amour, notre contrition et nos supplications, et elle atteindra ses plus hautes cimes, elle trouvera ses plus beaux accents, elle tirera de nos yeux de douces larmes, elle nous secouera d'un frisson sacré ; fille du ciel elle s'élèvera jusqu'au ciel et prenant nos âmes sur ses ailes puissantes, elle leur donnera une vision de la Beauté suprême et les jettera palpitantes aux pieds de l'Infini.

En fait, plus la musique se rapproche de cet idéal, plus ses œuvres sont parfaites. Et il m'est facile d'en apporter la preuve par des exemples nombreux et frappants.

Si je voulais citer les deux plus grands génies de l'art musical, je nommerais sans doute Palestrina et Bach, Palestrina avec ses 93 messes et ses 150 motets, Bach avec ses 300 cantates et au sujet duquel Camille Bellaigue dit : « Toute la musique moderne est sortie des soufflets de l'orgue de Leipzig. » Or ces grands maîtres, semblables aux aigles qui ne vivent que dans les régions supérieures, sont toujours restés dans le domaine des sentiments élevés.

Mozart, Cherubini, Mendelssohn, qui ont brillé dans tous les genres, se sont surpassés dans la musique religieuse. Haendel a mis le comble à sa gloire en écrivant ses oratorios, œuvres gigantesques d'un accent plein de noblesse, de puissance et de majesté. Méhul doit à l'inspiration religieuse son chef-d'œuvre, *Joseph*. Haydn, qui au commencement et à la fin de toutes ses partitions écrivait : « Gloire à Dieu », doit à la même inspiration son œuvre la plus parfaite, *La Création*, et tant de belles mélodies, douces comme la plainte, sereines comme la prière, pleines de désirs comme l'âme d'un exilé. Les meilleures compositions de Beethoven ne sont-elles pas *Le Christ au Mont des Oliviers* et sa *Messe en Ut majeur* ? Combien d'organistes de génie peuvent dire comme Gounod : « Lorsque vous m'applaudissez, c'est l'Eglise que vous applaudissez » !

Le jour où Adolphe Adam, écrasé par l'adversité, ruiné, sans appui, sans espérance, laissa crier son cœur et jeta vers le ciel ces strophes un peu théâtrales, mais émouvantes, que nos soldats chantaient pendant la guerre dans les granges et les tranchées :

> **Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle**
> **Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous...**

ce jour-là, sa musique a eu la foi et il a écrit un de ses plus beaux titres à la gloire.

Berlioz écrivait en 1867, après *Roméo et Juliette*, après *Faust*, après *les Troyens* : « Si j'étais menacé de voir brûler mon œuvre entier moins une partition, c'est pour la Messe des Morts que je demanderais grâce. » Et en effet, il n'a rien composé de plus beau que le *Dies iræ* et l'offertoire de cette Messe des Morts. Weber met au bas de la dernière page de l'*Obéron* : « Terminé en la présence de Dieu. »

Un jour, dans la cathédrale de Vienne, un enfant chantait une hymne à la Vierge. Il y mit tant d'expression qu'à la fin de l'office un religieux l'aborda et lui donna un beau chapelet en lui disant : « Mon enfant, prenez ce chapelet et récitez-le souvent, et vous deviendrez grand parmi les hommes. » Cet enfant devint le célèbre Glück, le musicien applaudi de toute l'Europe. Après les séances où avaient retenti ces applaudissements, on aurait pu le voir se retirer dans quelque allée solitaire et sortir un objet de sa poche : c'était son chapelet.

On a vu souvent des musiciens qui vivaient loin de Dieu, comme Boïeldieu, Cherubini, Chopin, Berlioz, mourir chrétiennement : c'est que le sentiment religieux est au fond de l'âme des grands musiciens. Même chez un génie orgueilleux, sceptique et sensuel comme Wagner, c'est à l'angoisse de la destinée que son œuvre emprunte sa poésie. « La part du sentiment religieux est grande, dit Camille Bellaigue, dans la beauté d'un *Tannhauser* ou d'un *Parsifal*. »

S'il me fallait encore un exemple pour confirmer ma thèse, je prendrais celui du plain-chant. Qu'est-ce qui lui donne cette beauté particulière admirée par tous les vrais artistes et qui faisait dire à Halévy : « Que sont nos pauvres chants modernes en comparaison des mélodies religieuses du grégorien ? » C'est qu'il traduit admirablement les sentiments les plus profonds et les plus sublimes.

Que d'étonnement ému, d'adoration et de reconnaissance dans le *Pange lingua !* Quelle solennité dans l'invocation du *Veni Creator !* Quelle explosion de reconnaissance dans le *Te Deum !* Y a-t-il quelque chose de plus touchant que le *Stabat Mater*, cette complainte si triste que ses strophes monotones semblent couler une à une comme des larmes, et en même temps si douce que l'on y reconnaît une douleur divine consolée par les anges ? Que de fois, en entendant, près d'un cercueil, le *Dies iræ* ou le *Libera me*, vous avez été profondément émus : ces chants expriment si bien nos angoisses et nos espérances !

Tant il est vrai que plus s'élève l'inspiration de la musique, plus grandit aussi sa beauté.

* *

Aimez votre société qui recherche cette musique vraiment belle et vous en fait exécuter les purs chefs-d'œuvre.

Soyez-en les membres dévoués et disciplinés et veillez à ce qu'elle reste fidèle à sa mission. Donnez de l'éclat aux fêtes locales et nationales ; chantez la gloire et les joies de la patrie ; exaltez ses héroïques défenseurs ; faites un cortège triom-

phal aux représentants de l'autorité lorsqu'ils vous honorent de leur présence ; pleurez sur les deuils de vos familles : tout cela est déjà une belle utilisation de votre talent. Faites mieux encore : offrez vos accords à Dieu lui-même; chantez sa gloire ; embellissez ses fêtes : les cérémonies religieuses vous donneront l'occasion de remplir un rôle magnifique, d'avoir un auditoire merveilleusement recueilli, de jouer ce que le génie a enfanté de plus sublime ; et si vous agissez ainsi, si vous faites remonter à Dieu ce qui vient de Dieu, si vous pouvez lui dire à votre dernier jour : « Seigneur, le talent que vous m'avez donné, je l'ai fait fructifier pour votre plus grande gloire, » il vous répondra : « Viens, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur ; tu es digne de prendre part aux concerts éternels. » Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'EGLISE

XCVII

L'OFFICE DE LA DÉDICACE

Comme Jacob, fuyant la colère d'Esaü, s'enfuyait en Mésopotamie, il eut en songe une vision réconfortante. Il vit une immense échelle qui touchait le ciel et il entendit Dieu qui lui disait : « Toutes les nations seront bénies en toi et dans ta race. » Quand il s'éveilla, il dit plein de crainte : « Le Seigneur est vraiment ici, et je ne le savais pas. Ce lieu est terrible, c'est la maison de Dieu et la porte du ciel ; et on l'appellera la demeure de Dieu. »

I

Ces paroles servent d'Introït à la fête de la Dédicace : « *Terribilis est locus iste...* » (Gen., XXVIII, 17). Et pour les expliquer le Psaume chante : « Qu'ils sont aimables, vos tabernacles, ô Dieu des armées ! Mon âme s'épuise en soupirant après les parvis du Seigneur. »

La Collecte à la prière ajoute la reconnaissance : « O Dieu, vous ramenez chaque année le jour de la consécration de ce saint temple, et vos mystères sacrés nous trouveront encore sains et saufs ; exaucez les prières de votre peuple et accordez-nous que tous ceux qui entreront dans ce temple pour solliciter vos bienfaits aient la joie de se voir pleinement exaucés. »

L'Epître rattache la fête de la Dédicace de la maison de Dieu à celle de la Toussaint, la fête de la cité du ciel : « J'ai vu la sainte cité, la Jérusalem nouvelle, qui descendait des cieux venant de Dieu, parée comme une épouse ornée pour son époux. Et j'ai entendu une grande voix qui venait du trône et qui disait : « C'est ici le tabernacle de Dieu avec les hommes et il habitera avec eux. Et ils seront son peuple, et lui-même demeurera avec eux et il sera leur Dieu. Et il essuiera toutes les larmes de leurs yeux. Et il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni cri, ni douleur. Tout ce passé aura disparu. » Et celui qui était sur le trône dit : « Voici que je renouvelle toutes choses. » (Apoc., XXI).

Le Graduel renchérit encore en chantant avec d'admirables mélodies : « Ce lieu a été fait par Dieu. Inestimable mystère ! Il est pur, sans souillure. O Dieu devant qui se tient le chœur des Anges, exaucez les prières de vos serviteurs. »

L'église où nous prions est donc l'image du ciel. Dieu se plaît à y demeurer avec les hommes ; Jésus-Christ y réside dans le saint tabernacle. Il y repose sur les reliques de ses saints, qui ont versé leur sang pour affirmer et témoigner qu'il est le Fils de Dieu, qui ont consacré leur vie à répandre la foi chrétienne. Il est entouré de ses anges qui l'adorent avec toute la ferveur de leur amour, et dans les humiliations eucharistiques. Entrons-y avec un profond respect et ne manquons pas d'y venir prier chaque dimanche.

Aimons-la. C'est le tabernacle de Dieu ; c'est là qu'il donne audience à ses fidèles. Nous y avons été baptisés, nous y avons reçu le Sauveur pour la première fois, et avec quelle douceur il nous a parlé à l'âme ! Quand, après avoir quitté notre pays natal, nous y revenons ensuite, notre premier regard est pour notre clocher. Notre pensée réunit nos parents et notre église, nos deux foyers, le foyer paternel et le foyer spirituel où nous avons reçu la nourriture évangélique.

Aussi bien nous avons été consacrés, comme une église. Nous sommes la maison de Dieu. Voilà l'inestimable mystère. Notre âme ne nous appartient plus : Dieu en a pris possession. Il y a gravé son alphabet ; les enseignements de l'Evangile se sont incrustés dans notre conscience. Sa voix y résonne en maîtresse, elle y proclame que tout est vanité, excepté l'amour de Dieu et la croix de Jésus-Christ. Il veut, dans ce temple intérieur, élever un autel où il puisse descendre, se plaire et demeurer, pour nous parler, à nous qui sommes son peuple, nous fortifier par sa doctrine et essuyer nos larmes.

L'Evangile nous raconte l'histoire de Zachée. Jésus passait à Jéricho et Zachée, le publicain, « voulait le voir, pour savoir qui il était. » Comme il était de petite taille, il monte sur un sycomore, afin de bien l'apercevoir quand il passera. A Jéricho, les maisons opulentes ne manquaient pas qui eussent été heureuses de recevoir Jésus, mais c'est dans celle de Zachée que le Sauveur veut descendre et il le lui dit devant toute la foule. « Tous murmuraient parce qu'il était allé loger chez un homme pécheur. » Mais ce pécheur était un humble et une âme généreuse. C'est pourquoi il a été choisi. Il n'était pas instruit sur la Loi et sur les prophètes, comme les pharisiens, mais il avait un grand désir de connaître Jésus, afin de l'écouter, de l'imiter, de lui obéir. Entrons dans notre église avec les dispositions de Zachée, et Dieu se révélera à nous.

L'Offertoire chante ces dispositions de l'âme de Zachée et de toutes les âmes qui lui ressemblent : « Seigneur, mon Dieu, dans la simplicité de mon cœur je vous ai tout offert avec joie. Et comme

j'ai été heureux de voir ainsi, rassemblé dans cette église, ce peuple qui est vôtre ! Dieu d'Israël, gardez en lui cette bonne volonté. »

Ainsi priait David quand il faisait à Dieu ses offrandes pour la construction du temple que devait bâtir Salomon (I Paralip., xxix, 17) et Dieu bénissait sa ferveur, sa générosité, son désintéressement, sa joie de ces merveilles, bien qu'elles dussent être accomplies par un autre.

Dans la Communion, l'Eglise résume la doctrine et les sentiments qui doivent animer les fidèles quand ils viennent à la maison de Dieu : « Ma maison s'appellera la maison de prière, dit le Seigneur. Ici, quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvrira à qui frappe. »

Donc, respect profond dans le lieu saint, et confiance absolue. Si vous demandez des choses justes et bonnes, vous les recevrez.

« O Dieu, conclut la Postcommunion, qui préparez à votre Majesté une demeure éternelle, construite avec des pierres vivantes et choisies, venez en aide à votre peuple qui vous supplie, afin qu'aux espaces nouveaux conquis par l'Eglise sur la terre répondent de plus grands accroissements spirituels. »

II

Les antiennes des vêpres célèbrent la maison de Dieu.

« La sainteté, Seigneur, doit être à jamais l'ornement de votre maison. » (1re antienne).

Cette maison est donc sainte, mais Jésus l'a qualifiée encore autrement quand il a chassé les vendeurs du Temple qui la profanaient : « Ma maison s'appellera la maison de la prière. » (2e antienne).

Afin d'y bien prier, il faut qu'elle soit comme enveloppée de recueillement, de silence et de respect. Qu'on se rappelle que c'est la maison de Dieu et que Jésus l'habite, y réside dans son tabernacle.

C'est la maison dont les bases sont inébranlables, les tempêtes, ni les eaux ne peuvent la détruire. On sait que le Sauveur a comparé l'homme qui écoute ses paroles et qui règle sa conduite d'après elles à la maison bâtie sur la pierre : « C'est ici la maison du Seigneur, elle est bâtie solidement sur la pierre ferme. » (3e antienne). La pensée de l'Eglise s'élève jusqu'au ciel, la maison des élus, et elle s'écrie dans l'allégresse de cette vision : « Elle est bien établie sur la pierre ferme, la maison du Seigneur. » (4e antienne).

Et elle s'arrête à contempler cette splendide demeure, cette cité de la Jérusalem éternelle, et, ravie en extase, elle dit : « O Jérusalem, tous vos murs sont en pierres précieuses et vos tours seront bâties avec des perles. » (5e antienne).

L'hymne qui est du viie siècle chante la beauté de Jérusalem, « la vision de la paix, » « l'épouse du Christ, » la cité faite de pierres vivantes :

« Cité céleste, ô Jérusalem, bienheureuse vision de la paix, bâtie de pierres vivantes, vous vous élevez jusqu'aux astres, et des milliers d'anges vous entourent, formant votre cortège d'épouse.

« O sainte Epouse, que votre sort est heureux ! Le Père vous a dotée de sa gloire, l'Epoux a répandu sur vous sa grâce, reine de toute beauté. Vous êtes unie au Christ Roi, ô brillante cité du ciel.

« Ornées de perles éclatantes, vos portes sont ouvertes à tous. La vertu conduit vers vous le mortel qui la prend pour guide. L'âme enflammée de l'amour du Christ supporte pour lui tous les tourments.

« Toute pierre qui doit entrer dans vos murs est polie par l'habile ouvrier, sous les coups savants du marteau et du ciseau salutaire. Quand elle est appareillée, elle est adroitement fixée à l'ensemble et placée au faîte. »

Cette hymne est magnifique, cependant on n'y retrouve pas la simplicité, la fraîcheur, l'inspiration pieuse de l'hymne primitive *Urbs Jerusalem beata*.

Tout l'office respire l'amour, la grandeur, la splendeur du ciel. L'antienne de *Magnificat* le termine par la note du respect profond : « Oh ! que ce lieu est redoutable ! Ce n'est vraiment ici autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel. »

XCVIII

LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE

Le cycle de l'Année liturgique s'achève ; nous sommes aux portes de l'Avent. L'Eglise nous propose encore une fête des plus gracieuses et des plus touchantes : celle de la Présentation de la Sainte Vierge, afin que nous puissions réfléchir aux grâces nombreuses que nous avons reçues pendant toute l'année par l'intercession de Marie et amorcer l'année nouvelle qui va commencer, pour qu'elle marque dans notre vie un accroissement de vie spirituelle et de perfection.

I

Méditons un instant sur ce temps écoulé, qui a été si précieux pour nous, où la pensée de la Sainte Vierge nous a toujours accompagnés, où nous avons écouté ses inspirations, où nous n'avons guère goûté de bonheur qu'auprès d'elle, où chaque fois que nous nous éloignions d'elle nous sentions notre vertu décroître, notre conscience s'alarmer et notre âme s'amoindrir. Ensuite reprenons courageusement nos bonnes résolutions et imitons la Sainte Vierge. Aujourd'hui, comme elle, nous nous présentons de nouveau devant Dieu, pour nous donner à lui et lui consacrer cette année qu'il nous accorde encore, afin que nous nous purifiions de nos péchés, que nous agissions d'après ses illuminations plus puissantes et que nous demeurions plus étroitement unis à lui.

C'est par la seule tradition que nous savons que Marie se présenta au Temple à l'âge de trois ans et qu'elle passa les années de son enfance et de son adolescence non loin du Saint des Saints. Dans les familles religieuses, la mère, comme Anne, mère de Samuel, offrait à Dieu d'une manière plus solennelle un de ses enfants. Ces en-

fants demeuraient dans des bâtiments qui étaient construits pour les recevoir, aux abords du Temple. Anne et Joachim étaient vieux, ils se disaient avec inquiétude que leur fille bien-aimée serait quelque jour orpheline; alors que deviendrait-elle? Elle-même y avait songé, car rien n'échappait à son intelligence, qui n'avait jamais connu les nuages de l'ignorance, et elle avait toutes les prévoyances. Elle avait entendu la voix de Dieu qui lui disait : « Ecoute, ma fille, et vois, oublie ton peuple et la maison de ton père. » (Ps. XLIV, 11). Et elle voulait lui obéir. Il lui tardait de consacrer à Dieu sa vie, toutes ses pensées, tout son cœur, toutes ses actions, tout son avenir. Est-ce elle qui s'en ouvrit à ses parents, ou ses parents qui la guidèrent dans cette voie? C'est ce que nous saurons au ciel, où nous connaîtrons tous les détails de sa vie qui nous demeurent cachés. D'ailleurs ses parents et la sainte enfant avaient le même désir. Ce dut être un beau jour que celui où ils quittèrent la maison et conduisirent Marie au Temple qui était tout proche. Ils la donnaient à Dieu, ils la reverraient souvent, car elle restait près d'eux, dans une maison presque voisine. Ils pourraient mourir en paix, elle demeurerait sous la garde de la parenté et surtout sous la garde de Dieu quand ils ne seraient plus.

Ils partent donc; la famille, les amis se joignant à eux. Marie est pleine d'allégresse, parce qu'elle va dans la maison du Seigneur. Un prêtre la reçoit au Temple, elle se consacre à Dieu dans la plénitude de sa volonté, de toute son âme, car elle connaît Dieu autant qu'une créature peut le connaître, elle l'aime autant qu'une créature peut l'aimer. Et elle dit, dans l'ardeur et la simplicité de son amour : « Voici la servante du Seigneur. »

Les cieux sont attentifs à cette scène divine; ils regardent l'humble et douce enfant qui gravit les marches du Temple et admirent la pureté de son cœur, la beauté de son âme qui fait pâlir la beauté même des anges.

Elle est là, heureuse et silencieuse, impuissante à exprimer son bonheur intime. Elle contemple en elle-même le mystère de Dieu, elle s'abîme dans son néant. A chaque élan de son cœur elle se sent unie plus intimement à Dieu, et c'est la pleine joie de sentir qu'on ne fait qu'un avec Dieu, qu'on n'a rien en soi qui ne lui appartienne. Elle prie pour elle-même, afin qu'elle ne soit qu'un instrument docile entre les mains de Dieu; elle prie pour ses parents, qu'elle aime plus que jamais, parce qu'elle voit qu'ils ont constamment servi les desseins de Dieu.

C'est dans ces dispositions qu'elle passera les années de sa jeunesse. Mais sa piété n'a rien d'égoïste, car elle est animée de la plus grande charité, elle tend à l'action, elle cherche le bien des âmes. S. Ambroise, qui nous a laissé d'elle un merveilleux portrait, nous la représente comme une aide puissante au ministère extérieur, *comes ad ministerium*. Elle prête son secours à toute bonne œuvre, elle ne se met pas en avant, mais elle suit avec un zèle incroyable l'impulsion qui lui est donnée d'en haut. Si elle a tant d'action sur les autres, c'est qu'elle veut les détourner du mal et leur faire aimer le devoir en leur faisant aimer Dieu. Pour entraîner les autres, il faut être soi-même fort, irréprochable, ardent et aimable, comme, pour embraser, il faut être plein de feu, pour attirer, plein de grâce.

Elle formait ainsi son esprit à la science, la science divine, aux chants sacrés, à l'étude de l'Ecriture, à la lecture des prophètes, des paroles que Dieu a adressées aux hommes depuis le commencement, pour les instruire et les maintenir dans l'espoir et la pensée du Messie. S. Ambroise nous apprend encore qu'elle recevait fréquemment la visite des anges. C'est pourquoi elle n'éprouvera aucun étonnement quand plus tard l'ange Gabriel se présentera à elle dans la maison de Nazareth.

Sa vie est le modèle de toute vie. Chacun de nous a son rôle à remplir en ce monde pour faire avancer le règne de Dieu. Nous avons une double mission. La première, c'est de nous sauver nous-mêmes par l'exercice de la foi et par l'accomplissement de nos devoirs. La seconde, c'est de sauver les autres par l'exercice de la charité. Comme Marie, faisons connaître et aimer Dieu par tous les efforts de notre vie, aidons l'action de la grâce. Il veut sauver les âmes et il leur parle sans cesse, il les sollicite de s'ouvrir, et souvent elles se referment. A nous de les toucher, de faire jaillir de notre cœur des paroles d'espérance et de réconfort, d'exercer partout une action sociale chrétienne, d'appuyer ceux qui ont voué leur vie à cette œuvre capitale et de rendre leur ministère plus fécond.

Marie se distinguait aussi entre toutes ses compagnes par son travail assidu et par la prodigieuse habileté de ses doigts. Elle ne s'en prévalait pas. Elle se contentait de remercier Dieu qui lui avait prodigué ses dons et elle reportait sur lui tous ses mérites.

II

L'empereur Justinien fit construire sur l'esplanade du Temple disparu une église en l'honneur de la Présentation, qui fut d'abord appelée l'église Sainte-Marie. Les splendides matériaux de cette église, ruinée par les Musulmans, servirent à bâtir la mosquée El Aksa. Mais cette fête, populaire en Orient depuis le VIe siècle, ne fut célébrée qu'en 1372 par Grégoire XI, dans la cour romaine d'Avignon. Peu après le pape rentrait à Rome.

Cette nouvelle fête fut accueillie avec joie en France. Dès 1373, Charles V l'introduisit dans son palais, et l'année suivante il adressait une lettre aux maîtres et écoliers du Collège de Navarre, où il exprimait « le premier souci qui occupait ses pensées, » et qui était « que la bienheureuse Vierge et très sainte Impératrice fût honorée par lui d'un très grand amour et louée comme il convient à la vénération qui lui est due. » Et il leur adressait l'office de la Présentation. Soixante ans après, la France était délivrée du joug séculaire des Anglais. Marie avait suscité cette douce et forte vierge qui s'appelait Jeanne d'Arc.

Bientôt partout clercs et réguliers, prêtres et religieux, religieuses de tous les ordres et toutes les âmes pieuses établirent la coutume de renouveler devant la Sainte Vierge en cette fête leurs vœux, leurs engagements et leurs résolutions. L'autel est illuminé comme aux plus beaux jours consacrés à Marie, le Saint-Sacrement est exposé solennellement et tous pensent à la petite fille de trois ans qui s'est présentée à pareil jour au Temple, dans la candeur et la parure de son innocence, et qui s'est donnée toute à Dieu. Les jeunes s'efforcent de marcher sur ses traces ; ils regardent l'avenir où ils entrent pleins de ferveur, de zèle et d'espoir ; avec la grâce de Dieu, ils promettent de n'appartenir qu'à Dieu, de ne travailler que pour Jésus-Christ. L'avenir, malgré les tempêtes constantes, leur apparaît radieux, avec des couleurs d'aurore ; ils ont la volonté de convertir les âmes et de se sacrifier pour elles. Ceux qui ont déjà vécu ou même qui sont devenus des vieillards, se retrouvent toujours jeunes ; ils remercient Dieu même de leurs déceptions, et leur cœur demeure rempli d'espérance : ils savent que c'est Dieu qui conduit tout et que tout est bien conduit. Ils redisent avec bonheur le *Dominus pars* de leur jeunesse et il se convainquent qu'ils ont choisi la meilleure part. Leur part humaine n'a pas excité l'envie du monde, qui les a plaints d'être si peu favorisés. Mais le monde ne sait pas tout le bonheur qu'on goûte dans le don absolu de soi ; il ne sait pas toute la joie qui demeure, toute l'espérance qui s'est établie dans ces âmes qu'il croit désabusées. Leurs vœux renouvelés avec ferveur, ils se relèvent rajeunis, l'allégresse au front, et, pour eux, cette fête de la Présentation est la plus douce, la plus féconde, la plus heureuse de l'année. Ils sont armés de nouveau de courage, de foi et d'amour.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

LI

S. JOSAPHAT : LE COURAGE

Mes frères,

Josaphat Kuncewitz était né à Vladimir, en Volhynie, vers la fin du XVIe siècle, et avait reçu cette éducation profondément chrétienne qui se perpétue, comme une glorieuse tradition, dans les familles polonaises. Un jour, alors qu'il était encore tout petit enfant, sa mère lui racontait la Passion de Notre-Seigneur, lorsque soudain un trait de flamme jaillit d'un crucifix suspendu aux murs du salon et vint le frapper au cœur. Ce prodige autorisait toutes les plus saintes espérances pour l'avenir.

I

De fait, le jeune homme grandit dans l'amour et la crainte de Dieu, avec une telle ferveur qu'on ne cessait de le citer comme modèle à ses camarades plus âgés. A l'âge d'environ vingt ans, il décida d'entrer au noviciat des moines de S. Basile, pour réaliser enfin les rêves de vocation religieuse qu'il caressait depuis longtemps. A dater de ce moment, il accomplit de rapides progrès dans la voie de la perfection évangélique.

Pour dompter sa chair, il s'habitua à marcher toujours pieds nus, et l'on devine combien cette pénitence devait être rude, pour peu que l'on connaisse les longs et terribles hivers qui, pendant des mois entiers, couvrent la Pologne entière d'un linceul de neige. Toujours dans le même esprit de mortification, il renonça à faire usage de la viande et ne se résigna à goûter un peu de vin que lorsque, pour des raisons de santé, cette boisson lui fut prescrite en vertu de la sainte obéissance. Jusqu'au jour de sa mort, il ne quitta plus l'âpre cilice dont il s'était revêtu dès son entrée dans le cloître. Ce fut par des moyens aussi énergiques qu'il mérita de conserver toujours, en dépit de toutes les tentations, une virginité qu'il avait jurée et mise sous la protection de la Mère de Dieu.

L'un de ses soins les plus continuels était de dissimuler aux yeux des hommes les merveilles que la grâce opérait en lui. Mais son mérite, sa science théologique et l'excellence de ses vertus éclataient trop visiblement pour pouvoir demeurer cachés. Aussi les honneurs qu'il fuyait vinrent-ils le chercher malgré lui. Quoique très jeune encore, il fut nommé d'abord supérieur du monastère de Bythène, puis archimandrite de Vilna, enfin archevêque et primat de Pologne. Tous les fidèles applaudissaient avec enthousiasme à ces promotions rapides, mais parfaitement justifiées. Seul, l'élu s'humiliait sous le poids des dignités qu'il trouvait trop lourdes pour ses épaules.

Les titres officiels, d'ailleurs, ne modifièrent pas grand'chose à son genre de vie habituel. Ce qui le préoccupait, ce n'étaient point les parades somptueuses ni les questions de préséance : c'étaient la gloire de Dieu et l'administration de son troupeau. Sa province ecclésiastique était alors déchirée par des dissensions et des troubles. Le pontife fit plus que le possible pour ramener à l'unité les hérétiques et les fauteurs de schisme. Il soutint avec une ardeur extrême les droits violemment attaqués du Souverain Pontife de Rome. Il maintint la juridiction épiscopale contre toutes les tentatives d'usurpation des laïcs et protégea aussi les propriétés ecclésiastiques dont certaines gens cherchaient à s'emparer.

Mais une question qui lui tenait particulièrement à cœur, question encore pendante de nos jours, était celle de l'union des Eglises. Josaphat ne voyait point sans une vive amertume les enfants du Christ divisés en fractions hostiles et qui, toutes, à l'exception d'une seule, erraient en dehors de la voie qui mène au bercail du bon Pasteur. Il multiplia les démarches, il risqua toutes les tentatives, si bien que les papes eux-mêmes le félicitèrent du zèle qu'il apportait à procurer la réalisation de la prière du Christ : « Mon Père, faites qu'ils soient un comme nous sommes un. » Aucune œuvre sainte, d'ailleurs, ne le laissait indifférent : il s'intéressait à ce que les églises et les

autels possédassent une ornementation digne de l'Hôte divin qui y réside ; il épuisait ses revenus à construire des monastères et à secourir des malheureux. Quand il n'eut plus rien à donner pour soulager les misères qui s'offraient sans cesse à ses regards, il alla jusqu'à mettre en gage le précieux manteau épiscopal que, dans les rites orientaux, on désigne sous le nom d'*omophorion*.

Il est de règle commune que le mérite excite toujours des jalousies et de la haine. Les ennemis du nom de Jésus ne voyaient pas sans une colère sourde l'apostolat du champion du Christ. Peu à peu leur rage s'accrut à ce point que des complots s'ourdirent contre lui dans l'ombre. Prévenu, soit par une intuition céleste, soit par les renseignements que pouvaient lui fournir des âmes fidèles, l'archevêque ne trouva pas, dans le péril imminent, un prétexte à ralentir son action. Il était doué d'une âme intrépide et se trouvait sans cesse prêt à se laisser immoler pour le Maître auquel il avait juré sa foi.

Cependant pour provoquer quelque hésitation chez ses adversaires implacables, il tint à prévenir ses diocésains, dans une allocution publique, des conspirations qui se tramaient contre sa vie. Puis, en pleine connaissance des inconvénients qui pouvaient en résulter pour lui, il partit pour remplir une des plus importantes obligations de sa charge épiscopale : celle de la visite pastorale. Il se rendit dans la cité de Vitepsk. C'est là que le guettaient les irréconciliables suppôts de l'enfer. Une troupe furieuse de gens armés envahit la résidence pontificale, pillant et massacrant tout sur son passage. Attiré par le bruit, Josaphat accourut au-devant de ses agresseurs et, avec une majesté nuancée d'une douceur infinie, il leur demanda simplement : « Mes enfants, pourquoi frappez-vous mes serviteurs ? Si c'est à moi que vous en avez, me voici. » Il semble qu'une pareille mansuétude eût dû faire tomber les armes des mains criminelles qui les avaient déjà rougies de sang. Mais qui peut prévoir jusqu'à quels excès peut se porter la férocité humaine, une fois que les passions l'ont déchaînée ? Les misérables se précipitèrent sur le prélat, l'accablèrent de blessures et, après l'avoir mis à mort, allèrent jeter son corps dans le fleuve voisin, pour être bien sûrs que leur vengeance ne leur échapperait pas.

Ce sacrilège fut commis le 12 novembre 1623. Mais Dieu tenait à faire resplendir l'héroïsme de son serviteur. Au lieu d'être entraîné par le courant, le corps martyrisé, devenu une sanglante relique, se mit à flotter au milieu des eaux, entouré d'une éblouissante auréole. Ce prodige eut, entre autres résultats merveilleux, celui de provoquer la conversion de ses bourreaux qui, comprenant trop tard l'horreur de leur acte, acceptèrent avec repentir la condamnation capitale portée contre eux, abjurèrent presque tous le schisme et marchèrent, à leur tour, vers la mort dans de profonds sentiments de contrition.

Les miracles se succédèrent si nombreux sur le tombeau du témoin de la foi, que le Souverain Pontife Urbain VIII décida d'accorder à la mémoire de Josaphat les honneurs de la béatification. Plusieurs siècles après, le pape Pie IX choisit, pour canoniser l'évêque martyr, une circonstance solennelle, celle du dix-huitième centenaire de la mort de S. Pierre, qui réunissait autour du chef suprême de l'Eglise, avec tous les cardinaux, plus de cinq cents évêques de tous rites, accourus de tous les points de l'univers. La grandiose cérémonie qui se déroula alors dans la basilique vaticane fut une splendide glorification de celui qui avait si vaillamment combattu pour l'unité de la foi.

II

La Providence, qui mesure les épreuves à la force de chacun, ne demande pas à tout le monde de soutenir des luttes aussi rudes que les grands athlètes de la sainteté, comme celui dont nous proposons l'exemple à votre admiration. Mais il n'en reste pas moins que tout chrétien a des combats à livrer et qu'il doit, par conséquent, s'entraîner au courage. Il serait, en effet, de la dernière imprudence d'attendre le moment de l'épreuve pour développer son énergie. Si l'on ne s'est pas longuement préparé, si l'on n'a pas contracté l'habitude de résister et d'agir sans crainte, on se trouvera pris au dépourvu et on risquera fort de succomber par surprise.

Mais le courage, utile toujours et partout, revêt des formes différentes et peut s'appliquer à des buts bien divers. Tel homme sera doué d'une bravoure purement physique ; il marchera sans effroi au danger et ne tressaillira pas devant la perspective de la mort. Demandez-lui un peu de fermeté morale, pour se priver de quelque satisfaction malsaine, pour vaincre une habitude mauvaise, vous le verrez aussitôt désemparé. Un médecin, qui brave sans cesse les contagions, peut s'affoler au bruit d'une fusillade, tout aussi bien qu'un soldat habitué au canon risque de prendre peur au milieu d'une épidémie violente. Beaucoup de gens, du reste, déploient pour le développement de leurs affaires matérielles une tenacité considérable, et se révèlent d'une déplorable mollesse lorsqu'il s'agit de l'affaire importante entre toutes : celle de leur éternité. Il faut donc bien connaître quel genre de vaillance Dieu est en droit d'attendre de nous et comment nous pouvons cultiver en nous une si précieuse vertu.

Le courage chrétien est, avant tout, d'ordre moral. Il est rare que l'accomplissement de notre devoir religieux nous mette en présence de grandes souffrances physiques à supporter. Ce fut cependant le cas des martyrs, qui eurent à affronter les supplices les plus atroces plutôt que de renier leur Dieu, et l'on ne pourrait affirmer que l'ère des martyrs est définitivement close. Mais cette fermeté corporelle qui permet de ne pas faiblir, même au milieu des tortures, est elle-même conditionnée par la vigueur de l'esprit et de la volonté, inébranlablement tendus vers le but d'où ils ne doivent point dévier. C'est dans ce sens que Bossuet a pu dire qu' « une âme guerrière est toujours

maîtresse du corps qu'elle anime. » La remarque, très judicieuse, s'applique à plus forte raison à une âme de saint.

En pratique, ce qu'il convient d'exercer en nous, c'est la vigueur de nos facultés spirituelles. Dieu nous a dotés d'une intelligence qui doit choisir entre le vrai et le faux. N'arrive-t-il pas, trop souvent, que l'on se rend compte qu'il faut accepter telle théorie, telle doctrine, avec toutes les conséquences qui en découlent, mais que l'on hésite à formuler cet assentiment intellectuel ? Pourquoi ? Parce que l'on a peur des sourires, des railleries, des contradictions qui accueilleraient peut-être une modification de nos attitudes habituelles, surtout si ce changement s'opère dans le sens du bien. Cette lâcheté-là s'appelle le respect humain. Pour n'avoir pas à agir en chrétien convaincu, on cherche des faux-fuyants et des objections ; on se réfugie dans un vague et trompeur libéralisme, sans toujours bien se rendre compte que l'on ment à Dieu et à soi-même en transigeant avec l'erreur. Habituons-nous donc, pour éviter de déplorables défaillances, à regarder toujours la vérité en face, à l'analyser et à ne jamais accepter, ne serait-ce que dans la conversation la plus insignifiante, une thèse, une doctrine qui ne serait pas conforme au sens intime de notre conscience et à la clarté de notre raisonnement, documenté par les révélations divines.

Dieu nous a accordé ensuite une sensibilité qui, suivant les circonstances changeantes, cause notre douleur ou notre joie Parmi les impressions et les sentiments qui nous sollicitent, les uns sont excellents, généreux, magnanimes ; d'autres sont licites, tout simplement. Il en est malheureusement beaucoup qui sont absolument pervers, parce que procédant de passions mauvaises. Le courage chrétien consistera alors à dominer ses impulsions néfastes, pour ne se livrer qu'à celles qui sont bonnes, et à ne s'abandonner même à celles-là qu'avec la modération acquise et sous le contrôle incessant de la raison.

Dieu, enfin, nous a fait un cadeau sans égal en nous gratifiant d'une volonté libre, capable de se déterminer librement et par elle-même entre le bien et le mal. Si nous sommes religieusement courageux, nous nous forcerons nous-mêmes à ne jamais laisser notre volonté accepter quelque chose de contraire à la règle divine. Nous voyons ce que le Maître désire et ordonne ; nous n'avons pas le droit d'agir d'une manière opposée. Quoi qu'il nous en coûte, il faut marcher droit, sous peine d'encourir des responsabilités qui peuvent fréquemment devenir très graves. Un chrétien n'est digne de son baptême que lorsqu'il sait accroître constamment en lui cette triple fermeté de l'esprit, du cœur et du vouloir.

Ce n'est pas tout. Le courage chrétien peut se borner à un minimum peu estimable : il en advient ainsi lorsqu'on limite ses efforts à repousser le péché mortel, sans se préoccuper d'éviter le péché véniel et de progresser dans la vertu. Portons plus haut notre ambition : soyons assez valeureux pour arriver jusqu'au courage qui ne craint pas de passer à l'action. L'action, dans l'hypothèse présente, ce sont les bonnes œuvres à soutenir, les entreprises d'apostolat, la « coopération hiérarchisée, » comme s'exprime le Souverain Pontife, de tous les fidèles qui, sans empiéter sur les prérogatives de leurs pasteurs, doivent collaborer à tout ce qui se tente en faveur de la religion. Cela nous coûtera sans doute, car il faudra se priver, renoncer à quelques-unes de ses aises et consentir à maints sacrifices. Mais que de consolations et de mérites cela ne nous procurera-t-il pas !

Veillons surtout à ce que, lorsque l'occasion nous sera fournie de déployer notre courage, nous ne nous laissions point dominer par des considérations humaines. Il arrive qu'on fait le bien par vanité, qu'on s'inscrit dans telle association pieuse dans l'espoir d'être élu membre de son comité ou parce qu'on sait que, dans le milieu des œuvres catholiques, il est souvent possible de nouer des relations profitables. Qu'est-ce donc que ces pensées intéressées ont de commun avec le véritable courage ? Etre fort, c'est se renoncer totalement à soi-même, afin de se consacrer entièrement au service de Notre-Seigneur. Ce sera là désormais notre but, et nous y tendrons avec une persévérance indomptable, car la vaillance consiste à maintenir sans cesse notre effort, condition indispensable pour plaire à Dieu et faire le bien.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

25e LEÇON

LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE ET DES SAINTS

Q 213. — *A qui appartient le culte le plus élevé après celui de Dieu ?*

R. — *Le culte le plus élevé après celui de Dieu appartient à la bienheureuse Vierge Marie, parce qu'elle est la Mère de Dieu et la plus sainte des créatures.*

Le culte d'adoration est dû à Dieu seul, parce que seul il est créateur et souverain maître de toutes choses

Cependant il est permis et commandé de rendre un culte, c'est-à-dire d'offrir des hommages et de présenter des prières, à certaines créatures remarquables par leur dignité et leur sainteté. La plus élevée des créatures, en dignité comme en sainteté, est la bienheureuse Vierge Marie. C'est donc à elle que, immédiatement après Dieu, doivent aller nos hommages.

La Vierge Marie est la plus élevée de toutes les créatures en dignité, parce qu'elle est la Mère de Dieu (cf. no 70). En l'honorant, nous imitons N.-S. Jésus-Christ qui lui a offert l'hommage de son respect, de son obéissance et de son amour ; nous imitons Dieu qui l'a couronnée de gloire dans le ciel ; nous procurons une grande joie au cœur de Jésus, car un fils ne peut que se réjouir des honneurs rendus à sa mère ; enfin nous répondons à l'invitation de Jésus qui, en nous donnant,

avant de mourir, Marie comme mère, a voulu que nous l'entourions du respect filial que tout enfant doit à sa mère et que nous recourions à elle, comme un enfant le fait auprès de sa mère, dans nos besoins.

La Vierge Marie est la plus élevée de toutes les créatures en sainteté, parce qu'elle a été préservée, en vertu d'un privilège unique, de la tache originelle, parce qu'elle n'a jamais commis un seul péché actuel, et parce que, à cause de sa dignité de Mère de Dieu, elle a été enrichie de grâces plus nombreuses et plus précieuses que toute autre créature. Si nous honorons certaines créatures à cause de leurs vertus, de leurs mérites et de tout le bien qui est en elles, c'est à la Sainte Vierge que doivent aller en premier lieu nos hommages.

—

Q. 214. — *Devons-nous aussi rendre un culte aux saints ?*

R. — *Oui, nous devons aussi rendre un culte aux saints, parce qu'ils sont les amis de Dieu et nos intercesseurs auprès de lui.*

Ce sont des raisons du même genre, mais moins puissantes, qui nous font un devoir d'honorer les saints. Aussi leur culte ne doit-il venir qu'après celui de la Sainte Vierge.

Bien que n'ayant pas reçu de Dieu la même dignité que la Vierge Marie, ils ont cependant été favorisés par lui, pendant leur vie terrestre, de grâces nombreuses et très élevées, et souvent de dons particuliers, comme le don des miracles, et, après leur mort, de la gloire du ciel et des honneurs des autels. En les honorant, nous imitons la conduite de Dieu à leur égard.

Les saints ont brillé sur terre par la pratique des vertus, qui chez eux ont dépassé le niveau ordinaire et qui ont exigé d'eux un véritable héroïsme. Toutes les nations considèrent comme un devoir d'honorer leurs grands hommes. L'Eglise considère aussi comme un devoir d'honorer ses saints par les cérémonies et les splendeurs de son culte. Nous devons nous unir à elle pour remplir ce devoir.

Nous savons qu'en vertu de la Communion des saints (cf. nos 153 et 157), les saints intercèdent pour nous auprès de Dieu et nous obtiennent de lui des grâces. Le culte que nous leur rendons a pour but, en même temps que d'honorer leur sainteté, de leur demander leur précieuse intercession et de les remercier pour le bien qu'ils nous font ainsi.

Rappelons qu'un culte est dû aussi aux anges et particulièrement à notre ange gardien (cf. nos 45 et 46).

—

Q. 215. — *En quoi consistent le culte de la Sainte Vierge et celui des saints ?*

R. — *Le culte de la Sainte Vierge et celui des saints consistent à les honorer, les prier et les imiter.*

Honorer quelqu'un, c'est lui témoigner par des marques extérieures, auxquelles doivent naturellement répondre les sentiments de l'âme, le respect et la vénération. Il y a plusieurs manières d'honorer la Sainte Vierge et les saints. L'Eglise les a déterminées. Nous pouvons ou nous associer à elle dans les honneurs qu'elle leur rend, ou leur offrir nos hommages en particulier. L'Eglise honore la Sainte Vierge et les saints par les fêtes et les cérémonies qu'elle leur consacre, en exposant et en entourant de fleurs et de lumières leurs statues ou leurs reliques, en leur offrant l'encens, en bénissant et en distribuant des médailles à leur effigie, en établissant des confréries sous leur patronage, etc. Chaque fidèle peut honorer la Sainte Vierge et les saints en contribuant à l'achat et à la décoration de leurs statues, en leur élevant une statue dans sa demeure, en portant leurs médailles, en propageant leur dévotion, en visitant leurs sanctuaires, etc.

Les prières que nous pouvons adresser à la Sainte Vierge et aux saints sont ou des prières d'hommage, par lesquelles nous les félicitons de leurs vertus et de leur gloire ; ou des prières de demande, par lesquelles nous sollicitons leur intercession en notre faveur ; ou des prières de remerciement, par lesquelles nous leur exprimons notre reconnaissance pour les grâces obtenues par leur intercession.

Remarquons que nous ne pouvons pas demander aux saints, pas même à la Sainte Vierge, de nous accorder des grâces, car ce ne sont pas eux qui en disposent. Nous ne pouvons que les prier d'appuyer notre demande auprès du bon Dieu qui seul est l'auteur et le distributeur de la grâce.

La meilleure manière de rendre hommage à la Sainte Vierge et aux saints, c'est d'imiter leurs vertus. Imiter quelqu'un, c'est l'honorer, parce que c'est reconnaître et admirer le bien qui est en lui. D'autre part, comme la Sainte Vierge et les saints ont toujours agi par amour de Dieu et pour sa gloire, les imiter c'est réaliser leur plus cher désir qui est de servir Dieu en aidant les âmes à le mieux aimer et à le mieux adorer. Tel était le désir de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui avait pour devise : « Faire aimer l'Amour, » c'est-à-dire le Dieu qui est amour, qui a promis de passer son ciel à faire du bien sur la terre en amenant les âmes à Dieu, et qui écrivait :

Seigneur, de ta beauté mon âme s'est éprise ;
Je veux te prodiguer mes parfums et mes fleurs.
En les jetant pour toi sur l'aile de la brise,
Je voudrais enflammer les cœurs.

—

Q. 216. — *Faut-il honorer les reliques des saints ?*

R. — *Oui, il faut honorer les reliques des saints, parce qu'elles ont appartenu à des corps qui doivent ressusciter glorieux.*

On nomme *reliques* les parties du corps d'un saint qui nous ont été conservées ; ce sont des parcelles ou des fragments de leurs os. On désigne également sous ce nom des objets qui leur ont appartenu ou qui ont touché leurs corps, des fragments de linge, de vêtements, quelquefois, s'il s'agit des martyrs, des linges imbibés de leur sang. On conserve aussi du sang de plusieurs

martyrs dans des fioles de cristal, par exemple, à Naples, du sang de S. Janvier.

Il faut honorer ces précieux restes parce qu'ils ont appartenu à la personne d'un saint et, si ce sont des fragments de son corps, parce que ce corps sera glorifié à la résurrection générale qui suivra la fin du monde. L'Eglise conserve ces reliques dans des châsses de prix et les entoure de fleurs et de lumières. Elle les expose à la vénération des fidèles, les porte en procession et leur offre l'encens.

On conserve avec respect les objets ayant appartenu à des personnes chères ou à des hommes illustres; on entoure d'honneurs leur dépouille mortelle. C'est là une manière de leur prouver notre affection et notre vénération. Il est donc bien juste que nous agissions de même à l'égard des saints. La présence de leurs reliques est d'ailleurs tout à fait propre à élever nos pensées vers le ciel où ils résident et à nous rappeler leurs vertus.

Q. 217. — *Faut-il honorer les images de Notre-Seigneur et des saints?*

R. — *Oui, il faut honorer les images de Notre-Seigneur et des saints, à cause de ceux qu'elles représentent.*

Par images il faut entendre ici les dessins, peintures, gravures, sculptures qui représentent Notre-Seigneur ou les saints. Dès les temps les plus anciens, les chrétiens ont aimé reproduire ainsi les personnages qu'ils entendaient honorer. Dans les catacombes romaines, ces souterrains où les chrétiens des premiers siècles se cachaient et célébraient leurs offices pendant les persécutions, on a retrouvé une quantité de ces pieuses images. L'usage s'en est conservé et perpétué. De nos jours, les églises exposent à la vénération des fidèles des statues, des tableaux, des bannières, des bas-reliefs représentant Notre-Seigneur ou des saints.

Une secte d'hérétiques, « les iconoclastes » ou briseurs d'images, a prétendu supprimer ce culte comme impie, parce que, disait-elle, il n'est pas permis d'adresser des hommages à des blocs de pierre ou de bois, ou à des morceaux d'étoffe ou de toile. Aussi n'est-ce pas à la matière qui compose l'image, mais au personnage qu'elle représente, que l'Eglise prétend offrir un culte. Vous avez dans vos maisons des peintures ou des photographies reproduisant les traits de quelqu'un de vos parents. Ce n'est pas pour le papier ou la toile qui porte le portrait que vous conservez ces objets, mais pour la personne qui y figure. Ces images vous rappellent le souvenir d'êtres chers, parlent à votre mémoire et à votre cœur. C'est bien ainsi que l'Eglise comprend le culte des images. Aussi le concile de Trente, au XVIe siècle, après celui de Nicée, au VIIIe, a-t-il déclaré louable le culte des pieuses images.

Ce fut aussi pour nos ancêtres du Moyen-Age une manière d'honorer les saints que de représenter les principaux événements de leur vie sur des vitraux ou des tapisseries.

Q. 218. — *Qu'est-ce qu'adorer la croix?*

R. — *Adorer la croix, c'est adorer, non le bois ou l'image de la croix, mais Jésus-Christ mort pour nous sur la croix.*

L'adoration de la croix est le nom que l'on donne à la cérémonie qui se déroule au cours de l'office du Vendredi Saint, où les fidèles viennent après le clergé se prosterner devant le crucifix que l'officiant vient de découvrir et le baiser. Ce que nous venons de dire du culte des images s'applique au culte de la croix : ce n'est pas à l'objet matériel que nous rendons ce culte, même si le crucifix renferme une parcelle de la vraie croix, mais à Celui qui est mort en croix et qui est représenté sur le crucifix. C'est pourquoi il est permis de parler d'adoration, puisque Jésus-Christ est Dieu et a droit à cet hommage.

Il existe dans quelques églises des reliques de la vraie croix, sur laquelle est mort N.-S. Jésus-Christ. L'Eglise a tenu à honorer d'un culte spécial la vraie croix et les reliques qui en proviennent. Enfouie en terre après la mort de Notre-Seigneur, la vraie croix fut retrouvée le 3 mai 326, au cours des fouilles ordonnées par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. On célèbre encore aujourd'hui cet événement le 3 mai : c'est la fête de l'Invention (ou découverte) de la Sainte Croix. Plus tard, la vraie croix tomba au pouvoir de Chosroès, roi des Perses. Mais Heraclius, empereur de Constantinople, en obtint la restitution et la fit rétablir à Jérusalem dans l'église de la Résurrection. On célèbre l'anniversaire de cette solennité le 14 septembre : c'est la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. La vraie croix est, avec le Saint Suaire, la plus précieuse relique que nous possédions, puisqu'elle a reçu sur son bois le sang de Jésus-Christ versé pour notre Rédemption.

A L'APPROCHE D'UNE MISSION PAROISSIALE

I

LETTRE D'INVITATION DU CURÉ

Mes chers paroissiens,

Une grande Mission sera prêchée dans la paroisse, du dimanche 10 décembre au jour de Noël.

Tous, vous y êtes invités, sans distinction d'opinion et de parti, car tous vous avez *une âme à sauver, une éternité à préparer*.

Vous n'êtes pas des incroyants. Vous savez qu'il y a en vous quelque chose qui réfléchit, qui raisonne, qui distingue le bien du mal. Ce quelque chose, c'est votre âme.

Cette âme est *immortelle*, c'est-à-dire qu'elle ne meurt pas avec votre corps.

Dieu l'a créée *libre* de se décider ici-bas pour le bien ou pour le mal.

Mais parce qu'elle est libre, elle est *responsable*, et après la mort, une fois sortie aussitôt du corps, elle aura à rendre compte à Dieu des actions qu'elle aura accomplies pendant la vie.

Cette vérité, Dieu nous l'affirme, *et Dieu ne ment pas*.

D'ailleurs, n'est-ce pas justice?

Ne faut-il pas que les hommes de bien, si souvent bafoués sur la terre, aient un jour leur revanche?

Ne faut-il pas que ceux qui font le mal, le plus souvent impunis, reçoivent un jour le châtiment?